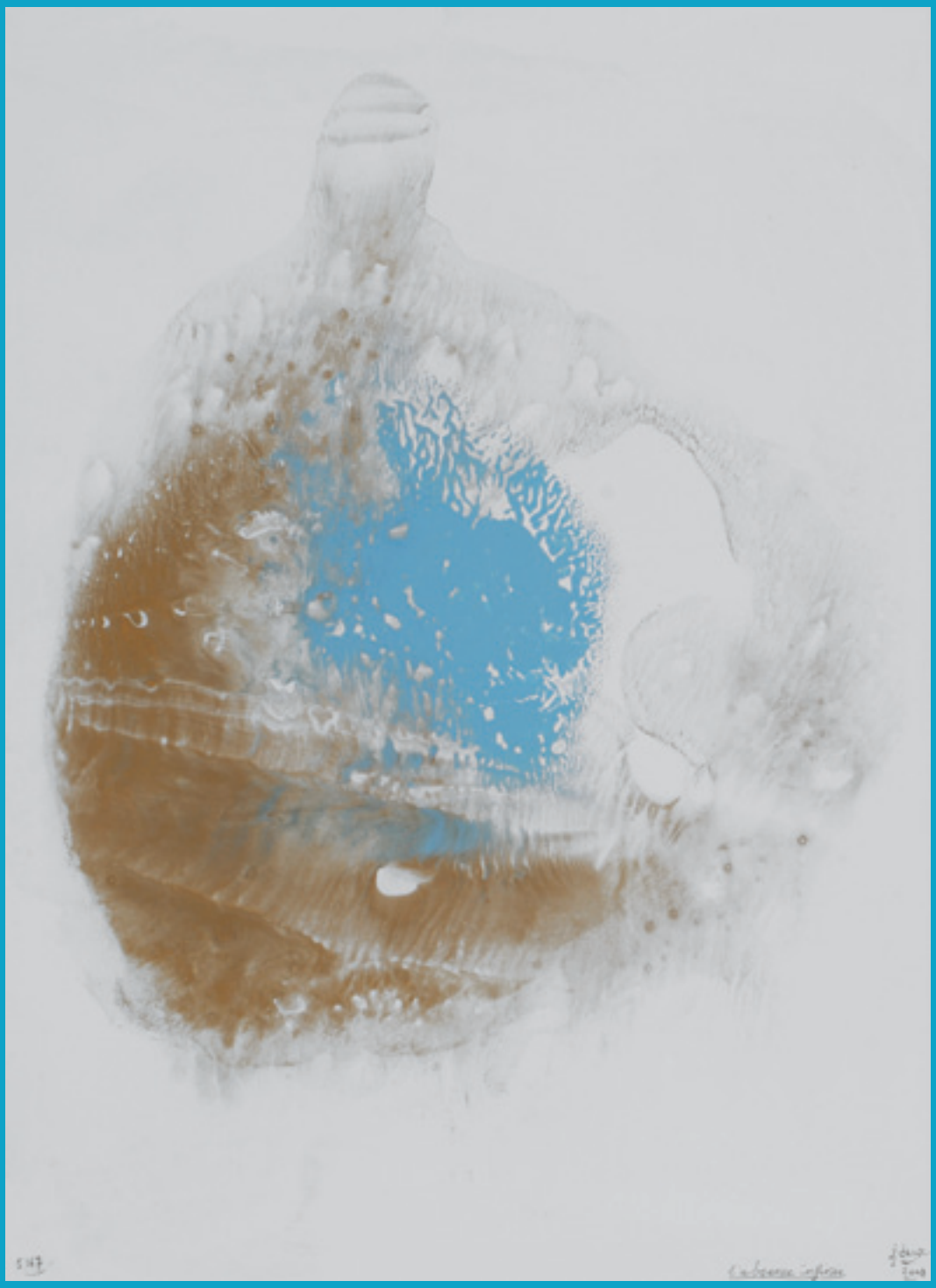
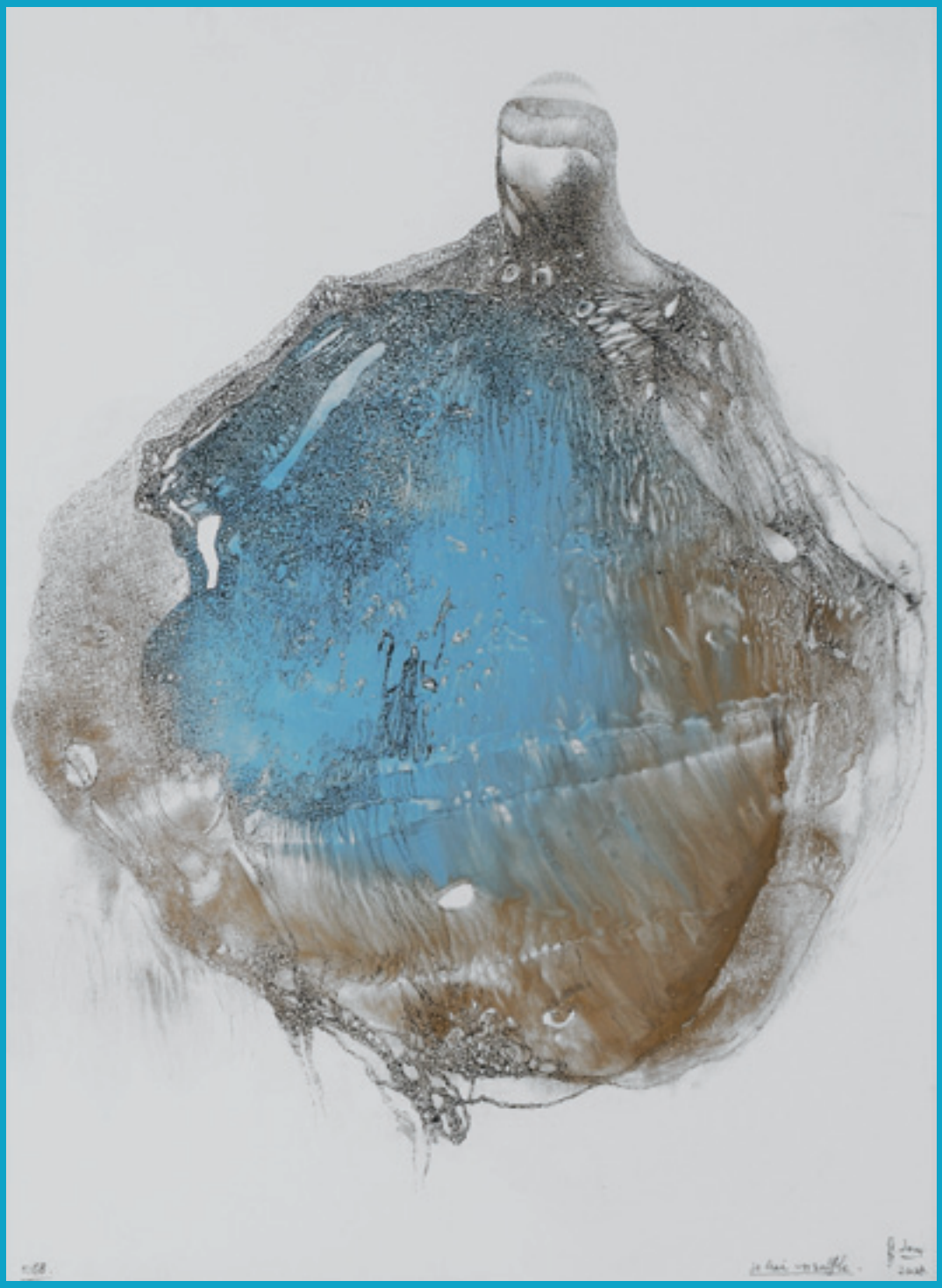
Fred Deux : « Au cœur des



PAR RENAUD FAROUX

ténèbres »



Pour tous les visuels : courtesy galerie Alain Margaron

L'Absence infinie ; Je lui insuffle. 2008, diptyque, dessin, 50 x 72 cm.

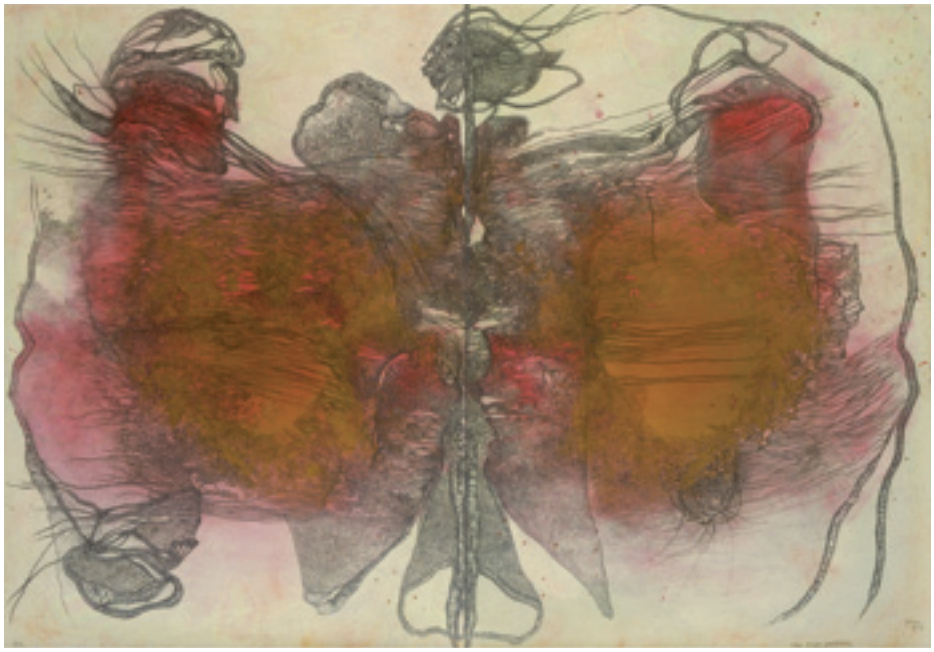
Fred Deux est un artiste protéiforme dont l'œuvre plastique se révèle aussi bouleversante que son roman culte *La Gana*. Ses grands dessins nous plongent au cœur des ténèbres là où s'effectue « le retour vers l'utérus de la naissance ». Rencontre avec un jeune homme né en 1924.

Fred Deux ouvre un grand carton à dessin et, devant une série de sombres aquarelles et d'encres, commente : « Il y avait ce jour-là un orage au-dessus de La Châtre. Le monde buvait les gouttes… » Inspiré, il continue : « L'encre de Chine se laissait mener et moi je la regardais intensément remuer pour rester vivante… » « La peinture ne peut-elle être qu'une tache ? » questionnait Nicolas de Staël avant de se suicider. Intensément « oui », pour masquer ce qui « au commencement était le trou » aurait pu lui répondre Fred Deux qui vient de publier un nouveau livre de poèmes et de dessins à la galerie Alain Magaron au titre moqueur : *Fred Deux au XXIe siècle* ! L'artiste reste aux aguets, constamment sur ses gardes. Suspicieux envers ce qui lui vient à l'esprit. Changeant d'outil, délaissant la plume pour le crayon, de manière à toujours se surprendre et maintenir ouvert le flux de la création afin d'aboutir à une sorte d'autobiographie emplie de fantasmes et de mal-être. Si au début la tache demeure passive, à un moment, à force de malaxage, grattage, remplissage, elle devient active et prend tout son sens. Le trait se fait acéré et minutieux et creuse la chair des figures pour en révéler l'intérieur, les méandres physiques et mentaux.

Dans le bois Chaut Sud, sur le castelet de La Châtre qui domine la vallée de l'Indre, sont installés deux artistes de légende : Fred Deux et son épouse Cécile Reims. Il peint et écrit, elle grave et écrit aussi. Dans ce Berry romantique où le souvenir de Georges Sand rivalise avec les fresques romanes de Vic, le couple produit une œuvre inquiète et clairvoyante qui plonge dans les arcanes de chacun d'entre nous.
Élève de Joseph Hecht, Cécile Reims est un immense graveur qui illustra entre autres Hans Bellmer, Léonor Fini, et bien sûr Fred Deux. Sa jeunesse est une tragédie : une famille dispersée par la rafle du Vél'd'hiv', ses proches massacrés en Lituanie… À la Libération, elle s'engage dans l'armée clandestine juive et se rend en Palestine. Elle revient en France soigner sa tuberculose et rencontre Fred Deux en 1951. De son côté, l'enfance de Fred se déroule dans un calvaire d'enfant pauvre, habitant dans la cave d'un immeuble. Après avoir été ouvrier, il s'engage dans l'armée en 1944 où il participe entre autres à la campagne de la France intérieure. Il a aussi vu les camps de la mort… Mais sans orgueil ni animosité aucune, devenus peintre, auteur et graveur incontournables, Cécile et Fred ont toujours refusé la gloire et ont même souvent choisi la fuite, le retrait, l'anonymat… Quand il devient l'ami des surréalistes, à la table de Breton, Brauner et Bellmer rencontrés à la librairie La Hune de Bernard Gheebrant : « Deux, est un autre » comme dirait le poète… En 1958, sous l'impulsion de Maurice Nadeau, c'est sous le nom de Jean Douassot qu'il publie *La Gana*, ce roman envoûtant sur le Paris miséreux et effrayant de son enfance où il transforme le sordide en œuvre d'art. L'artiste pourrait proclamer comme Baudelaire : « Tu m'as donné ta boue et j'en ai fait de l'or. »

Fred Deux confie : « J'ai subi de nombreux traumatismes dans ma vie et c'est en écrivant et en peignant que je me suis soigné : soit je crève, soit j'écris ou je peins tout ça. Mon monde originel vient des bas-fonds. C'est là que j'ai grandi. Mon père ne voulait rien faire et ma mère était tuberculeuse… Cela allait mal… Moi, j'ai été bousculé par toutes ces horreurs. Bousculé par un père qui mettait des baffes… Heureusement qu'il y avait l'oncle qui me manifestait plus d'amour… Mais il était fou. Il avait une manie, il dessinait dans tout le quartier des têtes avec de la craie, du goudron. Sa présence était très possessive. Dans Boulogne-Billancourt, il avait tracé, de la rue de Sèvres jusqu'à mon école, des têtes de chiens pour que je ne me perde pas en chemin. Et il s'est suicidé… Mais il m'a vraiment sauvé. Comme un fantôme. Les têtes que je peins, →

À gauche : *Cible-moi*. 2005- 2006, dessin, 77 x 58 cm.
À droite : *Les secousses de l'âme*. 2006, dessin, 78 x 59 cm.



À gauche :
Mes anges gardiens.
2004, dessin, 107 x 149 cm.
À droite :
Pour le dessin dans l'avenir.
2009, dessin, 102 x 66 cm.

c'est le souvenir de celles qui l'habitaient... Pour me comprendre, il faut lire *La Gana*. J'ai commencé ce livre quand je sortais de sanatorium. Et Cécile devait petit à petit se remettre aussi de la maladie. À cette époque, on n'avait pas d'argent du tout. À Lacoux, entre Lyon et Genève, dans un petit village au bord d'une falaise dominant la vallée de l'Albarine, j'ai loué une ferme abandonnée et je m'étais engagé à refaire la peinture et l'électricité en échange du loyer. Mais j'ai rechuté de la tuberculose. Je me suis donc retrouvé malade dans une ferme qui était bien pour l'été... mais terrible l'hiver avec un mètre de neige. Le médecin est venu me soigner et m'a dit qu'il fallait que je garde le lit. J'ai loué une machine à écrire, c'était un énorme machin, et j'ai tapé *La Gana*. Cela a duré six mois... »

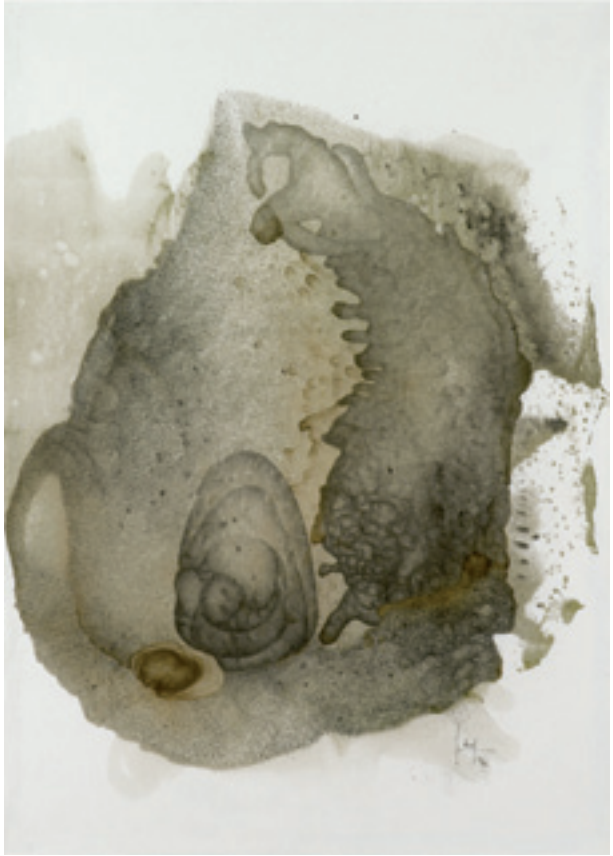
La Gana, ce texte de 800 pages dont le titre correspond au mot espagnol « L'envie » a la puissance envoûtante de *Mort à crédit* et raconte l'horreur quotidienne d'une famille pauvre hantée par la folie et la mort, qui vit dans une cave d'un Paris inondé. Maurice Nadeau commente : « *La Gana* baigne tout entière dans cette poésie cruelle et violente qui est celle de l'enfance aux prises avec des mystères trop grands pour elles... Mais c'est une littérature qui aide à vivre. »

L'artiste se replonge dans ses souvenirs : « Au moment de la parution de *La Gana*, j'ai rencontré Georges Bataille, quelqu'un d'extrêmement chaleureux, simple, amical. Alors que le texte avait été censuré (nous étions en 1958, au temps de de Gaulle), j'ai reçu une lettre dans laquelle il disait qu'il aimerait bien publier l'édition non expurgée. Le souvenir que je garde de Bataille... je ne sais pas à propos de quoi, il me parlait d'un pape et il a tiré une langue énorme ! Comme un portrait de Francis Bacon. »

Récemment, dans une exposition en hommage à Bernard Gheebrant chez Arcurial, était présenté un impressionnant gisant de Fed Deux entouré des portraits d'Henri Michaux par Jean Dubuffet, de Tristan Tzara par Francis Picabia et de Jean Arp par Hans Bellmer. Pas mal comme trombinoscope d'artistes ! Fred Deux explique : « Je connais cette série de portraits de Bellmer réalisés en papier froissé, c'est presque des toiles froissées. C'était un portraitiste remarquable. Quant à Gheebrant, il a été magnifique avec moi. Je l'ai rencontré en 1951 quand j'étais libraire. Il a été très chaleureux. Je n'ai jamais osé lui dire "merci", car je trouve bête de dire "merci". C'était un homme très bon et très humain qui avait "un œil". Cinq ans avant cette rencontre, j'étais encore ouvrier, et tomber sur ce genre de personnage, c'est inespéré. C'est un peu grâce à lui que j'ai mis les pieds dans un piège, mais c'était bien, car j'ai encore les pieds dans ce piège, les pieds dans l'art... Un peu plus tard, grâce à lui, j'ai côtoyé le groupe surréaliste et j'ai rencontré André Breton. Mais j'étais très timide, je n'osais pas parler. Gheebrant m'avait dit : "Tu ne dis rien, tu les regardes." On se retrouvait une ou deux fois par mois à La Hune. J'avais la trouille, car je réalisais bien que je n'étais pas de leur monde... Près d'eux, j'étais paralysé, je ne pouvais pas parler... Je ne savais absolument pas où me mettre. Il y avait Breton, Soupault, Bellmer, qui m'y avait emmené la première fois. Par la suite, j'ai connu Brauner, Matta... Ainsi, la dernière fois que je les ai vus, c'était pour une exposition rue du Dragon. Brauner m'a invité à réaliser un tableau avec lui. Mais j'ai foutu le camp et suis reparti dans ma campagne... Je suis l'envers de la façon dont beaucoup agissent... J'aurais pu faire des cadavres exquis avec eux. Mais au fond, j'étais terrorisé. Petit à petit, je me suis éloigné d'eux, pas du tout par mécontentement, mais par gêne... Il faut dire aussi que je ne marchais pas dans leur cérémonial surréaliste, car j'étais déjà anarchiste. Je ne poursuis pas les rencontres utiles ou valorisantes, ce n'est pas mon genre. Nous vivons avec Cécile complètement à l'écart. »

R.F. : « Votre œuvre littéraire et plastique est très tourmentée ; elle me rappelle en cela celle d'Henri Michaux. L'avez-vous côtoyé ? »

F.D. : « Oui, je l'ai rencontré quelquefois car nous étions dans la même galerie, Daniel Cordier. Comme lui, j'avais besoin d'écriture et de dessin. J'avais eu la chance de découvrir ses livres quand j'étais encore →



À gauche : *Sans titre*. 1962, encre de chine, aquarelle sur papier Sirius, 51 x 35 cm.
À droite : *Le dessin-sablier*. 2006, dessin, 75 x 57 cm.

libraire à Marseille. Nous avons quelques thèmes communs comme l'enfermement aussi bien qu'un certain humour macabre… Nous étions deux solitaires. Mais finalement, je ne dirais pas que nous avions tant d'affinités que ça. Ainsi, son approche avec la mescaline, je suis totalement contre. Ou bien on sort les choses de soi-même ou bien c'est tout à fait artificiel. J'ai acheté quelques dessins de lui que j'ai donnés avec une grande part de ma collection au musée d'Issoudun. Je me sentais plus proche de quelqu'un comme Hans Bellmer qui me parlait des difficultés qu'il avait connues quand il était parti d'Allemagne. En tant qu'artiste, c'était une boule de feu. Il y a un autoportrait de lui que Cécile a gravé ; on le découvre en homme apeuré. Il se détruisait comme il détruisait tout ce qu'il faisait. C'était difficile de regarder ce qu'il produisait. Mais j'ai besoin de voir son travail. C'est une nécessité pour moi. Aujourd'hui, je suis souvent pris par l'envie de détruire, d'arrêter de vivre… Et c'est lourd, très lourd. Pour moi, la vie est une symphonie de déjections et d'avalements. »

Devant les dessins de têtes filandreuses, de corps meurtris, de chair putréfiée, Gérard Durozoi, le spécialiste du surréalisme, explique que « la sexualisation des formes qui s'interpénètrent mène à une sorte d'immense fornication ». Face à ce monde envoûtant où le végétal et les figures prolifèrent comme dans celui des limbes, on est saisi d'effroi et d'admiration et on répète l'ultime injonction d'Isidore Ducasse dans *Les Champs de Maldoror* : « Allez-y voir »… Regardez au tréfonds de la cave, là où existent les ombres… Car Fred comme Cécile restent attirés par ce qu'on ne comprend pas : pour eux « tout travail de création, c'est d'abord aller au-delà. »

Remerciements à Bernard Rapoport.

Fred Deux en quelques lignes

Fred Deux, né en 1924, grandit dans la cave d'un immeuble haussmannien régulièrement inondé. Loin d'être anodines, ces conditions d'habitation forgent en partie l'homme qu'il est devenu : physiquement certes mais psychiquement surtout, comme terreau fondamental d'une création artistique ultérieure essentiellement cathartique. Dans les années 1940, outre son engagement dans la résistance, trois rencontres, celle de la littérature, celle de la peinture de Paul Klee, puis d'André Breton et du groupe surréaliste dans lequel il se lie avec Hans Bellmer, le bouleversent. Désormais dessinateur, il se réinvente en permanence et ouvre le bal par des « kleepathologies », où les « taches » réalisées à la peinture laque pour bicyclette prédominent et investissent la surface de la toile. En 1951, il rencontre Cécile Reims, graveur, qui va devenir sa compagne. L'année 1958 marque le début de la notoriété grâce à la publication par l'artiste, sous pseudonyme, de *La Gana,* premier de ses récits autofictionnels et récompensé du prestigieux prix de Mai. Depuis 1980, il se concentre sur une création en osmose de dessins et de textes. L'œuvre de Fred Deux s'est déroulée en marge des grands courants de l'art contemporain, tout en participant à de nombreuses manifestations institutionnelles, du Centre national d'art contemporain en 1972, au Centre Pompidou en 2004. Depuis novembre 2001, l'artiste est représenté par la galerie Alain Margaron, à Paris.

À lire :
Fred Deux au XXIe siècle, Alain Margaron éditeur.
Réédition de *La Gana* de Fred Deux avec un ajout actuel à la préface de Maurice Nadeau, édition de poche
Le Temps qu'il fait, 2011.
L'épure de Cécile Reims,
rééd. André Dimanche, 2000.
Peut-être de Cécile Reims,
éditions Le Temps qu'il fait, 2010.

À voir :
Exposition au musée d'Art et d'Histoire du judaïsme du 4 novembre 2011 au 5 février 2012 de l'œuvre gravée de Cécile Reims.
Galerie Alain Margaron, exposition Fred Deux & Cécile Reims de novembre 2011 à février 2012.
Film de Matthieu Chatelier *Portrait de Cécile Reims et de Fed Deux : Voir ce devient l'ombre*.
Production Moviala Films & Tarmak Films 2010 (prix du documentaire de la SCAM 2010).